

—Deux de mes meilleurs dans la section de Lacolle, Brindacier et Tiber... se sont eux qui... vous savez ?

—Oh ! suffit, reprit le chef, essayez-vous messieurs, et vous capitaine Pantaloni (c'était un italien adroit à manier le stylet) êtes vous seul ?

—Non, j'ai avec moi deux amis, deux bons chevaux de retour, comme disent ces imbéciles d'honnêtes gens, Georges Cormin qui peut vous être très utile c'est un garçon qui n'hésite pas, et Boiron. Oh ! celui-là !

—Très bien messieurs, je vais vous présider et prendre comme accessoirs, Césariat et Burnichon.

—Non, non, crièrent plusieurs voix, tout cela c'est des Montréalais, nous ne voulons pas d'un tel bureau, prenez dans les sections.

—Soit répondit Fronton, capitaine Frenzy à mes côtés et notre jeune camarade Georges.

—Bravo, bravo !

—Maintenant, messieurs la séance est ouverte et permettez-moi de vous féliciter, notre association prospère grâce à la solidité de son organisation et à l'énergie que chacun de nous à su montrer.

—Messieurs j'attire votre attention sur la façon distinguée dont M. Spears et Cormin se sont servi du foulard dans l'assassinat du vieux Robert au carré Victoria, nous devons les en remercier, c'est un brillant début, quoiqu'ils n'aient pas su découvrir grand chose dans la maison de ce vieil avare.

Il y a eu de bons coups, je veux dire des coups de rapport... ça a payé, vous en savez d'ailleurs quelque chose par le partage des bénéfices et nous sommes appelés à en attraper bientôt de meilleurs, car il y a plus d'un plan sous jeux.

—Je proteste dit timidement une voix au fond de la salle.

—Qui ose se plaindre fit Fronton d'une voix sèche ? li y a donc ici quelqu'un qui ose se plaindre et la soumission jurée, qu'en fait-on ?

—Pardon chef, mais je dois vous dire quand même que dans l'affaire de Coteau. Le capitaine a tout encaissé et pour ma part j'ai eu toute la peine : deux portes à défoncer, deux femmes à baillonner, des tiroirs à forcer, sans compter que j'ai bien peur d'avoir été vu et il a osé me donner quinze piastres pour ma part, tandis qu'il a empoché quatre-vingt pour la sienne. C'est pas la peine de risquer sa pauvre vie pour si peu ! C'est à se mettre à travailler tout seul pour son compte.

—Allons ! assez de plaintes comme cela dit Fronton en colère. Je propose messieurs que pour cette fois seulement on accorde dix piastres de compensation à ce brave homme.

—C'est bon, parceque vous le voulez chef, répondit Puisard, mais c'est des mauvais précédents.

Immédiatement deux autres voulurent élever la voix pour réclamer eux aussi. Le chef les fit taire avec un juron qui fit trembler la salle.

—N'avez-vous pas tous juré l'obéissance, ajouta-t-il, et sous peine de mort encore. Notre loi est la même pour tous les membres de l'association : vingt-cinq pour cent à celui qui a fait le coup, vingt-cinq pour cent dans tous les cas au chef d'escouade et cinquante pour cent à la caisse de la société. Et puis maintenant pas un mot de plus. Voyons un peu, nous n'avons pas à perdre notre temps. Quelles sont vos opérations en vue messieurs ?

—Chef répondit Pantaloni prenant le premier la parole, je sais un vieux fermier, vieil écossais avare et riche dont la ferme située à quelques milles de Lacolle n'est gardée la nuit que par le vieux et une servante à peu près du même âge ; il y a peut-être un chien en plus, tout cela n'est pas la mer à boire, nous avons étudié la place et avec deux hommes, nous en ferons bien vite notre affaire.

—Très bien, mais j'espère que ce n'est pas là tout ce que vous avez en vue ?

—Non, non, reprit le bandit, et la caisse de la grande manufacture de X... située à quelques arpents plus loin. Ça, voilà une affaire sérieuse ! aussi nous avons notre plan, Brindacier et moi.

—C'est très bien, mes braves, commencez donc par cette dernière opération, il faut des affaires qui rapportent, notre organisation demande de l'argent et il nous faut prévoir à l'imprévu fit Fronton, nous somme chaque jour exposés à avoir des frais de justice, d'avocats (ces diables d'avocats !) pour parer au salut de nos camarades et il faut de l'argent pour tout cela.

Le chef après avoir questionné chaque escouade sur ses projets d'affaires dit à ceux qui opéraient à l'extérieur de Montréal de monter en haut dans la salle à diner casser une croûte et boire un verre à la santé de l'association et puis après :—Vous partirez par petites bandes et dans différentes directions. Nous autres de la ville nous avons à causer de questions plus délicates !

Quand Fronton, Césariat, Burnichon et plusieurs intimes se trouvèrent seuls dans la salle basse, le président leur parla dans ces termes :

—Messieurs, entre autres affaires sérieuses et délicates que notre digne association a commencées dans Montréal, j'attire votre attention toute particulière sur l'affaire Ducerceau ; nous lui avons donné, comme vous le savez, une attention toute spéciale et ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivés à faire mourir le père

dans des conditions tout à fait favorables pour nous. Je dois au nom de tous, de sincères remerciements à mes estimables collaborateurs. A vous en particulier M. le notaire Arpins pour le fait de la substitution du testament si bien menée à bonne fin et à cet excellent Spears pour son tact si remarquable vis-à-vis de ses maîtres et de nous-mêmes.

A l'heure présente nous avons tous de fortes créances sur la succession Ducerceau. Azarias, Spears et Burnichon, je vous recommande d'une manière toute spéciale l'achèvement du fils. Georges pourra au besoin vous donner un coup de main. Quand il ne restera plus que les deux femmes vous le comprenez tous, nous serons bons.

—C'est aussi notre avis, répondirent ensemble plusieurs voix.

—Mre Arpins notaire joignez-vous deux avocats de notre association et poussez la rentrée de nos créances. D'ailleurs ce brave Ducerceau a eue l'excellente idée de recommander de payer au plus tôt ses créanciers et nous sommes les principaux, notre vieil Azarias a tant prêté d'argent !... nous devons également le remercier pour ses nombreux sacrifices.

Il y eut un rire contenu dans l'assemblée.

—Maintenant, repartit le président, menons tout rapidement. N'ayant plus rien à dire je lève la séance, allons souper.

L'état-major de la Bande Noire fit honneur au souper, ces gaillards là avaient tous un magnifique coup de fourchette. Pendant le repas Fronton recommanda chaudement Robert Ducerceau aux bonnes intentions de ses brigands.

CHAPITRE VIII

LA DÉBACLE

Parmi tant de filous, nous ne trouverons donc pas un honnête homme ? Si fait, Pradeau qui se rapprocha avec sa charmante femme de madame veuve Ducerceau, tandis que l'ami Heberger s'éloigna peu à peu, ne se sentant plus à l'aise avec la veuve et les enfants. Ils le gênaient.

Après la mort du père, sa femme n'eut rien de plus pressé que de penser à payer les dettes de son mari, on résolut de quitter la propriété paternelle et de diminuer toute espèce de frais y compris le personnel de maison. D'ailleurs, Beauséjour avait acquis une plus-value réelle ; plusieurs magnifiques propriétés avaient été construites à l'entour.

—Certes, disait madame Delvina à Pradeau, il vous est bien pénible de vendre, mais nous devons faire honneur aux vieux principes de la famille.

Elle fit venir sans plus tarder le notaire Arpins porteur du testament.—"Il vous appartient comme notaire dépositaire du testament de mon défunt mari de vous occuper des affaires de sa succession ; veuillez le faire avec la plus grande activité, de manière surtout à ce que tous les créanciers soient satisfaits et intégralement payés. C'est son principal vœu. Je sais, cher monsieur votre délicatesse et votre désintéressement et j'ai la plus grande foi dans votre honnêteté bien connue."

Le notaire se contenta de saluer. Pauvre femme elle devait m'apprendre de drôles !!

Robert sût, Dieu merci, se modérer quelque temps après la mort de son père : cherchant même parfois à consoler son excellente mère ; celle-ci le crût revenu à de meilleurs sentiments. Il est vrai que le jeune homme approchait ses dix-huit ans et pouvait prétendre avoir atteint l'âge de raison. Il faisait ses devoirs religieux, allait le dimanche à la messe soit à la Paroisse, soit aux Pères Jésuites, mais hélas ! pas toujours. L'apparence cache tout. Oh ! sainte hypocrisie !!

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de M. Cyrille, que la fausse amitié entre Robert et son valet John Spears avait repris le dessus. La pauvre et confiante mère n'y voyait rien ; mais encore, si cette amitié du domestique se fût arrêtée là ; il devenait parfois obséquieux vis à vis de Melle. On n'y attacha d'abord aucune importance ; Alice se contenta d'en faire la remarque et d'en avoir un certain mépris. La franchise de ses sentiments, l'aurait fait rougir ni même d'un soupçon. Est-ce que John n'avait pas toujours été correct dans son service et ses manières depuis qu'il était serviteur de la famille, est-ce que cet homme oserait jamais se permettre des libertés malsaines ? Ni Alice, ni sa mère ne pouvaient se l'imaginer, d'ailleurs la porte était là au moindre signe.

M. Cyrille Ducerceau était mort comme nous l'avons vu en novembre. La liquidation de sa succession fût commencée même avec tous les soins intelligents d'homme de confiance tels que Mess. Arpins et Burnichon. L'inventaire fût long et les réclamations ?... l'actif connu, le passif révéla bien des surprises, bien des réclamations inattendues, affaires malheureuses de tous genres, créances ignorées, la plupart prêts d'argent par des tiers, entre autres Burnichon, Azarias, Fronton Césariat et Cie, et pour de très forts montants. Les intérêts surtout présentaient des proportions extraordinaires. L'actif pâlisait beaucoup à l'aspect du passif. Bientôt, cependant, il fallut se décider à en parler à madame

Ducerceau ; car, il faudrait tout vendre, peut-être même la propriété paternelle.

Ce fût vers le mois suivant que le notaire Arpins se décida à faire à la veuve cette cruelle révélation, mais en brave qu'il était, il s'adjoint Burnichon et alla même jusqu'à solliciter la présence de Pradeau. On se donna rendez-vous pour cette dure communication à la grille de Beauséjour. John Spears se précipita pour ouvrir et alla de suite annoncer ces messieurs. Madame en grand vêtements de deuil les reçut dans son salon et quoi qu'étonnée d'abord de la présence des trois hommes ensemble ; les pria, sans aucune agitation de vouloir bien prendre des sièges.

—Vous venez sans doute, leurs dit-elle de sa voix si affable, me donner un aperçu des affaires de la succession de mon mari, j'avais réellement hâte d'en être informée et les quatre mois qui se sont écoulés depuis ce trop triste événement m'ont paru un siècle. Enfin, messieurs, puisque vous voilà, je vous remercie et je vous serai reconnaissante de me dire la vérité toute entière quelle qu'elle soit, j'ai foi en la divine Providence et Dieu me donnera la force de tout apprendre."

—Croyez bien madame que nous poursuivrons franchement notre œuvre jusqu'au bout, répondit Burnichon ; mon honorable collègue—dans cette liquidation, le respecté M. Arpins et nous, aurions désiré, ne vous causer aucune peine, n'en déplaise à la mémoire de mon regretté maître, les faits sont là.

—Que prétendez-vous dire, monsieur, s'écria Delvina palpitante.

—Nous prétendons madame que la position laissée par M. votre mari est fort loin d'être bonne et que vous avez besoin de rassembler toutes vos forces, reprit le notaire.

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu, sauvez mes pauvres enfants !... Achevez, messieurs, de grâce achevez !...

—Voici madame, dit Arpins en ouvrant précieusement un grand livre qu'il avait auparavant déposé sur la table.

—La situation générale est celle-ci :

—Sans plus amples détails : L'actif de la succession de M. votre mari en argent, valeurs diverses et propriétés est évalué au plus haut à \$119,000 ; Le passif, dettes, créances à payer, restitutions urgentes à 112,000 ; balance \$7,000.

—Un cri retentit alors. Mais vous mentez ! je vous dis que c'est faux ! s'écria la pauvre mère. Cette situation ne peut être. Oh ! j'étouffe... nous sommes ruinés... Mon Dieu, mes chers enfants ! On nous ment... Oh ! messieurs de grâce, dites-moi que vous avez menti, dites-le moi donc ! avant que je meurs. Nous sommes riches, n'est-ce pas ? Messieurs, je vous en supplie à genoux, poignardez-moi, mais ne me répétez pas ce que je viens d'attendre. Ruinés, tous les trois ! et comment et par qui, cela est impossible ! j'en veux la preuve... oh ! oui, j'en veux une preuve ! Je ne puis vous croire, de l'air ! de l'air ! Mon Cyrille tu n'as pas ruiné tes enfants, parle donc du fond de la tombe, parle mon Cyrille, dis leurs qu'ils mentent ces hommes. Nous ne sommes pas ruinés, ah ! ah ! ah ! je ris aux éclats. C'est de la plaisanterie ! ah ! oui, c'est de la plaisanterie ! et un violent rire nerveux la prit.

—Calmez-vous, de grâce, lui dit Pradeau en la remettant dans son fauteuil d'où elle était glissée sur le tapis, calmez-vous chère madame, calmez-vous, du courage.

—Oh ! oui, vous êtes bon vous, oh ! oui. Mes pauvres enfants, pourvu qu'il n'aient pas entendu. Où sont-ils ? ne leur dites pas. S'ils avaient entendu. Où est Robert ? Appelez Robert ? et elle sonna avec délire le timbre qui était sur la table, ce même timbre que nous l'avons entendu sonner un jour près du berceau rose de son fils.

Spears parût, et se tenant raide et grave à quelques pas de la table :

—Que désire madame ? dit-il respectueusement et légèrement incliné.

—M. Robert, répondit avec un profond soupir Mme Ducerceau, mais M. Robert seul, ajouta-t-elle.

—Je demande pardon à madame, reprit John en lançant furtivement un coup d'œil à Arpins, M. Robert est sorti depuis le souper. Mais si madame le désire, je puis, peut-être ?

—Oh ! non, gardez-vous en bien, dit-elle, retirez-vous.

Ces messieurs paraissaient atterrés ; Burnichon et Pradeau avaient des larmes dans les yeux. Pas un n'osait reprendre la parole et cependant après un long silence, il le fallut bien, car madame Ducerceau était tombée, la tête dans les deux mains et semblant être dans un état indéfinissable de prostration.

Les trois hommes se regardaient mutuellement avec un air de se dire l'un à l'autre : Parle-donc ? Sortons-en.

—Madame, dit enfin le notaire. Nous regrettons bien sincèrement un si pénible entretien, mais il fallait qu'il arrivât, dans un temps où dans un autre, et il faudra tout vendre.

—Je le comprends, répondit Delvina d'une voix éteinte, mais permettez-moi de douter encore. Laissez moi une ombre d'espérance.

—Madame, reprit Burnichon, tous les papiers sont à votre disposition. Croyez bien que vieil employé de la maison, ancien serviteur de M. Damas Ducerceau, secrétaire dévoué de M. Cyrille son fils. J'ai bien souffert